

Le pari New York

Ils sont musiciens, peintres, sculpteurs Ces artistes français qui ont tout quitté pour conquérir l'Amérique

C'est un samedi comme les autres pour les artistes français de New York. A 14 heures, Robert Gourp commence son atelier de théâtre au Noho Studio, au croisement de Lafayette Avenue et de Bleeker Street. A peu près au même moment, à cinq blocks de là, Marc Pottier donne depuis le Cafe Lucky Strike le signal de départ des « Promenades insolites », une exposition-performance d'artistes internationaux dans les rues de Soho. A 15 heures, quelque part entre Battery Park et le Brooklyn Bridge, Yves Musard, œil rond et profil aquilin, entraîne quelques personnes dans une de ses *Dance Promenades*, chorégraphies à ciel ouvert « dans des espaces où, a priori, la danse n'existe pas ». A 1h30 du matin, dans un immeuble de brique en bordure du Meat Market, le quartier des halles et de la prostitution transsexuelle, Dominique Durand, la chanteuse du groupe Ivy, enregistre un morceau de son dernier album. Lumière crue, voix de velours : un vrai tableau d'Edward Hopper.

Gourp, Pottier, Musard, Durand... Ils ne se fréquentent pas, ne se connaissent pas et, pourtant, ils

ont plus d'un point commun : ce sont des artistes, ils sont français et ils ont choisi d'habiter Big Apple (New York). Immigrés. Exilés ? « Réfugiés culturels » ? Pas facile de trancher. Car ce qui lie les créateurs français qui vivent dans la Grosse Pomme – on en recense une bonne trentaine –, c'est d'abord leur « double nationalité » : Français et New-Yorkais, New-Yorkais et Français. Cette filiation hybride leur est chère, ils la revendiquent, c'est leur sceau. Roosevelt répétait souvent que tout homme a deux patries, la sienne et la France ; eux ont deux amours, la France et New York.

Des artistes français à New York, il y en a toujours eu. Mais depuis l'arrivée du noyau surréaliste et de ses électrons libres pendant la guerre, jamais peut-être la Cité de verre n'avait accueilli autant de peintres, de sculpteurs, de musiciens, danseurs et acteurs issus de l'Hexagone. Au commencement étaient les peintres et les sculpteurs. Leurs « papes » – Marcel Duchamp, Louise Bourgeois, Chagall et Léger, arrivés dans les années 30 ou 40 – ont attendu pas loin de vingt ans avant de voir arriver la relève. Arman débarque le premier, en 1961, suivi du peintre Bernard Venet, qui fut son assistant, et plus tard d'Alain Kirili, Jean-Marie Haessle et Gwenaël Kerlidou. Des artistes qui ne se fréquentent pas forcément (on ne fait pas 6 000 kilomètres pour rechercher des compatriotes...) mais partageant la même intuition : Manhattan est depuis quelques années le théâtre d'une double révolution – expressionnisme abstrait d'abord, puis pop'art – dont Paris

Yves Musard, chorégraphe. « Une fois qu'on a goûté à la poussière de cette ville, c'est vraiment dur de s'en passer. »

rique française, jugée trop floue. « Ici, reprend Carrara, c'est la jungle. Mais une jungle dans laquelle les règles sont claires, et les obstacles visibles. Si vous allez dans une galerie pour présenter votre travail, on vous racontera moins de bobards qu'à Paris. Le galeriste vous reçoit vite, regarde vos toiles et vous dit sans ménagement si ça l'intéresse. En France, on vous fixe un rendez-vous dans huit jours, on vous dit que c'est vachement bien et on ne vous rappelle jamais. »

Certains, pour atteindre New York, ont dû faire des sacrifices. Pour financer son voyage, Jean-Pierre Sergent a vendu l'élevage de chevaux qu'il avait monté dans les Vosges. Arrivé en décembre, Jean-Pierre vient d'exposer sa dernière œuvre – un diptyque ajouré composé de rectangles de Plexiglas peints – à la galerie 8th Floor, sur Broadway.



Quand à Thierry Alet, un jeune peintre conceptuel martiniquais, il a débarqué à New York avec, en tout et pour tout, une valise. Après quelques mois de semi-squat dans un loft sans fenêtres du Fish Market, dans le Lower East Side, il peut enfin emménager dans son atelier actuel, dans le quartier de Chelsea, où il travaille à une exposition au musée du Bronx cet automne. Jean-Pierre, Thierry et bien d'autres sont encore dans la période d'initiation et de défrichage du terrain qu'ont connue tous les artistes français à New York : celle où la foi repousse les coups de blues et la lassitude, celle surtout où l'on se bat pied à pied pour faire connaître son œuvre et son nom.

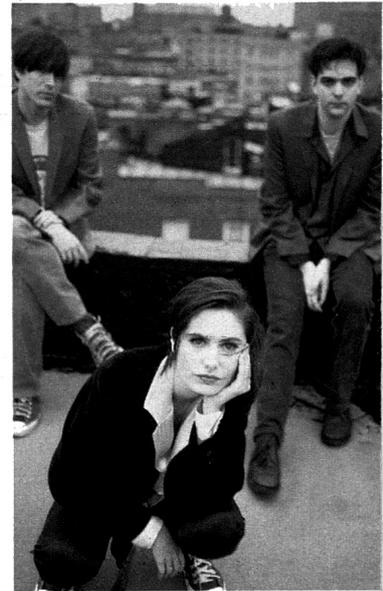
Ils savent que la période d'adaptation peut durer des années. « On rame beaucoup, mais l'Amérique est encore loin », affirment les plus jeunes, non sans humour. Aussitôt débarqués à Manhattan, ils partent en reconnaissance, au sens littéral du terme : repérages des lieux, bien sûr, mais aussi quête de cette reconnaissance artistique qui leur permettra d'« exister » dans la jungle new-yorkaise. Pour les peintres et sculpteurs, c'est une condition sine qua non de réussite : quand on arrive, la vraie monnaie d'échange n'est pas le dollar, mais la fréquentation des artistes reconnus. C'était vrai dans les années 70 comme aujourd'hui. Ainsi, malgré son anglais « déplorable », le sculpteur Alain Kirili parvint-il à côtoyer rapidement les icônes de

Ici, c'est la jungle. Mais les règles sont claires, et les obstacles visibles. Il faut bosser et ne pas tomber malade, c'est tout...

l'époque. « Un jour, Robert Rauschenberg m'a dit : "Viens tel jour, je fais un dîner, il y aura des gens importants pour toi." » Une invitation informelle qui peut se révéler décisive pour un jeune sculpteur. « Ce soir-là, il y avait tout ce qu'il fallait pour un jeune artiste comme moi – des créateurs, des collectionneurs, des conservateurs, des critiques, et en plus un repas très agréable. »

Les galères, pourtant, ne manquent pas. Les problèmes de visa, les escrocs de l'immobilier, les propriétaires impatients peuvent saper les meilleures volontés. Le temps béni où l'on trouvait un loft dans Soho pour le prix actuel d'un studio à Brooklyn est révolu. Et puis un Français à New York, c'est d'abord un étranger, que la police de l'immigration américaine n'attend pas avec des fleurs –, fût-il artiste. Passé trois mois, il devient un hors-la-loi. *Illegal alien*, comme disent les Américains. Les allers-retours express au Canada pour faire tamponner son passeport, la tension nerveuse au retour, certains en gardent de cuisants souvenirs. C'est le cas de Dominique, la chanteuse d'Ivy, interpellée il y a quelques années alors qu'elle rentrait de France (et désormais mariée avec un Américain). « Ils foutent vraiment la trouille, confie-t-elle en se souvenant de sa rencontre avec les douaniers. On ne peut pas leur mentir et, si on ment, c'est encore pire. Fouille au corps, interrogatoire pendant quatre heures : c'est l'angoisse absolue. » Verdict sans appel : expulsion immédiate agrémentée d'une interdiction de séjour de plusieurs années.

Heureusement, les choses sont parfois plus simples. Les musiciens Pierre Charvet et Bruno Durrandis, fondateurs de Music Mobile, un ensemble de musique contemporaine qui interprète en priorité les compositeurs français, sont arrivés par le réseau des « écoles ». Tout en reconnaissant les mérites des conservatoires nationaux, ils soulignent le gouffre pédagogique qui les sépare des *music schools* américaines. Le ►



A gauche, le peintre Jean-Pierre Sergent : « Le spectacle de la rue et le politically correct me révoltent et m'inspirent. »
Ci-dessus, Dominique et ses acolytes d'Ivy : « Les douaniers new-yorkais, c'est l'angoisse absolue... »